



Hemingway
Œuvres
romanesques

I

ÉDITION PRÉSENTÉE,
ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR ROGER ASSELINEAU

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

ERNEST HEMINGWAY

Œuvres
romanesques

POÈMES DE GUERRE
ET D'APRÈS GUERRE

I

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE
ET ANNOTÉE PAR ROGER ASSELINEAU

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1966.

L'ÉDUCATION
DE NICK ADAMS

*Traductions par Marcel Dubamel,
Henri Robillot et Ott de Weymer.*

LE VILLAGE INDIEN

UN second canot avait été tiré au bord du lac. Les deux Indiens, debout, attendaient.

Nick et son père se mirent à l'arrière du bateau, les Indiens le poussèrent et l'un d'eux y monta et prit les rames. L'Oncle Georges s'assit à l'arrière du canot du camp. Le jeune Indien poussa le canot à l'eau et y monta pour emmener l'Oncle Georges.

Les deux bateaux s'enfoncèrent dans l'ombre. Nick entendait le bruit des taquets de l'autre bateau à une bonne distance en avant du leur. Les Indiens hachaient rapidement l'eau de leurs rames. Nick était renversé en arrière, le bras de son père passé autour de lui. Il faisait froid sur l'eau. L'Indien qui les conduisait ramait ferme, mais l'autre bateau les précédait toujours dans la brume.

« Où allons-nous, papa ? demanda Nick.

— Chez les Indiens. Il y a une Indienne qui est très malade.

— Ah ! » dit Nick.

De l'autre côté de la baie, ils trouvèrent l'autre bateau hors de l'eau. L'Oncle Georges fumait son cigare dans l'obscurité. Le jeune Indien tira le bateau sur la plage. L'Oncle Georges donna des cigares aux deux Indiens.

Laissant la plage derrière eux, ils traversèrent une prairie trempée par la rosée, à la suite du jeune Indien qui portait une lanterne. Puis ils s'enfoncèrent dans un bois et prirent un sentier jusqu'à la route des bûcherons qui menait aux collines. Comme les futaies étaient coupées de chaque côté de la route, il y faisait beaucoup plus clair. Le jeune Indien s'arrêta et souffla sa lanterne, puis ils se mirent tous en marche le long de la route.

Ils arrivèrent à un tournant et un chien s'avança en aboyant. Devant eux il y avait les lumières des cabanes où les Indiens, des écorceurs d'arbres, vivaient. D'autres chiens se précipitèrent sur eux. Les deux Indiens les

renvoyèrent aux cabanes. Dans la cabane la plus près de la route, il y avait une lumière à la fenêtre. Une vieille femme se tenait sur le pas de la porte avec une lampe.

A l'intérieur, sur une couchette de bois, une jeune Indienne était étendue. Depuis deux jours, elle essayait d'avoir son enfant. Toutes les vieilles du camp s'y étaient mises. Les hommes s'étaient transportés en haut de la route pour s'asseoir dans l'ombre et fumer, loin du bruit qu'elle faisait. Elle cria juste au moment où les deux Indiens et Nick entrèrent dans la cabane à la suite du père de celui-ci et de l'Oncle Georges. Elle était étendue dans la couchette du bas, très grosse sous le couvre-pied, la tête tournée de côté. Son mari était dans la couchette au-dessus. Trois jours avant il s'était sérieusement coupé le pied avec une hache. Il fumait sa pipe. Ça sentait très mauvais dans la chambre.

Le père de Nick fit mettre de l'eau sur le poêle et, tandis qu'elle chauffait, il parlait avec Nick.

« Cette dame va avoir un bébé, Nick, dit-il.

— Je sais, dit Nick.

— Tu ne sais rien, dit son père. Écoute-moi. Ce qu'elle est en train de subir s'appelle être en travail. L'enfant veut naître et elle veut qu'il naisse. Tous ses muscles s'efforcent de faire naître le bébé. C'est ce qui se passe quand elle crie.

— Je comprends », dit Nick.

A ce moment, la femme poussa un cri.

« Oh! papa, tu ne peux pas lui donner quelque chose pour l'empêcher de crier? demanda Nick.

— Non. Je n'ai pas d'anesthésique, dit son père. Mais ses cris n'ont pas d'importance. Ils n'ont pas d'importance et je ne les entends pas. »

Dans la couchette au-dessus, le mari se tourna vers le mur.

De la cuisine, la femme fit signe au docteur que l'eau était chaude. Le père de Nick y alla et versa à peu près la moitié de l'eau de la grosse bouillotte dans une cuvette. Puis dans l'eau qui restait, il mit plusieurs choses qu'il retira d'un mouchoir.

« Il faut que ça arrive à ébullition », dit-il, et il commença de se laver les mains dans la cuvette d'eau chaude avec un morceau de savon qu'il avait apporté du camp. Nick regardait les mains de son père se frotter l'une l'autre

avec le savon. Tout en se nettoyant les mains très soigneusement et à fond, son père parlait.

« Tu comprends, Nick, les bébés doivent venir au monde la tête la première mais quelquefois ils ne le font pas. Quand ils ne le font pas, ça cause des embêtements à tout le monde. Peut-être bien que je vais être obligé d'opérer cette dame. Nous saurons ça dans un instant. »

Quand il fut satisfait de ses mains, il revint dans la chambre et se mit au travail.

« Rabats le couvre-pied, veux-tu, Georges ? dit-il. J'aime autant ne pas y toucher. »

Un peu plus tard, quand il commença l'opération, l'Oncle Georges et trois Indiens maintinrent la femme. Elle mordit l'Oncle Georges au bras et l'Oncle Georges s'écria : « Sacrée putain d'Indienne ! » et le jeune Indien qui avait amené l'Oncle Georges se mit à rire. Nick tenait la cuvette pour son père. Tout cela prit beaucoup de temps.

Son père s'empara du bébé et le claqua légèrement pour le faire respirer, puis il le passa à la vieille femme.

« Tu vois, c'est un garçon, Nick, dit-il. Alors, te voilà passé interne ? Ça te plaît-il ? »

Nick répondit :

« Oui, ça va. »

Il détournait ses regards pour ne pas voir ce que son père faisait.

« Là. Voilà qui est fait », dit son père en jetant quelque chose dans la cuvette.

Nick ne regarda pas.

« Maintenant, dit son père, il y a quelques sutures à faire. Regarde ou ne regarde pas, Nick, c'est comme tu voudras. Je vais recoudre l'incision que j'ai faite. »

Nick ne regarda pas. Sa curiosité était évanouie depuis longtemps.

Son père termina et se releva. L'Oncle Georges et les trois Indiens se relevèrent. Nick alla porter la cuvette dans la cuisine.

L'Oncle Georges regarda son bras. Le jeune Indien eut une réminiscence et sourit.

« Je te mettrai de l'eau oxygénée, Georges », dit le docteur.

Il se pencha sur l'Indienne. Elle était tranquille maintenant, les yeux clos. Elle était très pâle. Elle ne savait pas ce qu'il était advenu de l'enfant ni rien.

« Je reviendrai demain matin, dit le docteur, debout. L'infirmière de Saint-Ignace arrivera vers midi et elle apportera tout ce dont nous avons besoin. »

Il se sentait d'humeur hilare et bavarde comme les joueurs de football au vestiaire, après la partie.

« En voilà une digne du journal médical, Georges, dit-il. Faire une césarienne avec un couteau de poche et la recoudre avec des bas-de-ligne en crin de trois mètres. »

L'Oncle Georges, adossé au mur, regardait son bras.

« Ah! pas d'erreur, tu es un grand homme, dit-il.

— Jetons donc un coup d'œil sur l'heureux papa. Ce sont généralement les plus malheureux dans ces petites affaires, dit le docteur. Je dois dire que celui-ci a pris tout ça plutôt tranquillement. »

Il tira la couverture qui couvrait la tête de l'Indien. Sa main fut toute mouillée. Il monta sur le bord de la couchette inférieure, une lampe à la main, et regarda. L'Indien était étendu, le visage contre le mur. Sa gorge était tranchée d'une oreille à l'autre. Le sang s'était écoulé, formant une flaque à l'endroit où le corps faisait fléchir la couchette. Sa tête reposait sur son bras gauche. Un rasoir ouvert était sur les couvertures, la lame en l'air.

« Fais sortir Nick de la cabane, Georges », dit le docteur.

Ce n'était pas la peine. De la porte de la cuisine, Nick avait eu tout le temps de voir la couchette quand son père, la lampe à la main, avait déplacé la tête de l'Indien.

Il commençait tout juste de faire jour quand ils se retrouvèrent sur la route des bûcherons, en marche vers le lac.

« Je regrette bigrement de t'avoir amené, Nickie, lui dit le docteur, toute son hilarité postopératoire disparue. Je t'ai fait passer dans un vilain gâchis.

— Est-ce que les dames ont toujours autant de mal pour avoir leurs bébés ? demanda Nick.

— Non, ça c'était tout à fait exceptionnel.

— Pourquoi s'est-il tué, papa ?

— Je ne sais pas, Nick. Il ne pouvait pas en supporter davantage, je suppose.

— Est-ce qu'il y a beaucoup d'hommes qui se tuent, papa ?

— Pas beaucoup, Nick.

— Beaucoup de femmes ?

- Presque jamais.
- Jamais ?
- Oh ! si. Quelquefois.
- Papa ?
- Oui.
- Où est allé l'Oncle Georges ?
- Tu le reverras, sois tranquille.
- Est-ce que c'est dur de mourir, papa ?
- Non, je crois que c'est assez facile, Nick. Ça dépend. »

Ils étaient assis dans le bateau, Nick à l'arrière, et son père ramait. Le soleil s'élevait au-dessus des collines. Un bar sauta, faisant un cercle sur l'eau. Nick laissait traîner sa main dans l'eau qui paraissait chaude avec ce froid vif du matin.

Dans le petit jour de l'aube, sur le lac, assis à l'arrière du bateau où son père ramait, il se sentait tout à fait sûr de ne jamais mourir.

LE DOCTEUR ET LA FEMME DU DOCTEUR

DICK BOULTON vint au camp indien couper des bûches pour le père de Nick. Il amenait avec lui son fils Eddy et un autre Indien nommé Billy Tabeshaw. En sortant du bois, ils entrèrent par la porte de derrière, Eddy portant la grande scie passe-partout qui se balançait sur son épaule avec un son musical. Billy Tabeshaw portait deux gros grappins. Dick avait trois haches sous le bras.

Il se retourna et ferma la porte. Les autres poursuivirent leur route en direction du bord du lac où les troncs étaient enfouis dans le sable.

Les troncs s'étaient échappés des trains de flottage que le vapeur *Magic* remorquait vers la scierie. Ils avaient dérivé jusqu'à la plage et si l'on ne faisait rien, tôt ou tard, des hommes du *Magic* longeraient la rive en barque, repéreraient les troncs, enfonceraient dedans des pitons d'acier munis d'anneaux, puis les haleraient vers le large pour constituer un nouveau train de bois. Mais peut-être ne viendraient-ils jamais car quelques troncs ne valaient pas les frais d'une équipe supplémentaire.

S'ils restaient là, ils se gonfleraient d'eau et pourriraient sur place.

Selon le père de Nick, les choses ne finiraient pas autrement et il engagea les Indiens du camp pour scier les bûches avec le passe-partout, et les fendre avec un coin pour en faire des bûchettes et de grosses billes qu'il ferait brûler dans l'âtre. Dick Boulton descendit vers le lac en contournant la maison. Quatre grands troncs de hêtres étaient à demi enterrés dans le sable. Eddy suspendit la scie par une de ses poignées à la fourche d'un arbre. Dick posa les trois haches sur le petit embarcadère. Dick était métis et bien des fermiers des environs

le prenaient pour un Blanc. Il était paresseux comme une couleuvre, mais, quand il s'y mettait, il abattait de la bonne besogne. Il sortit une carotte de tabac de sa poche, arracha une chique d'un coup de dents et parla en ojibway à Eddy et à Billy Tabeshaw. Ils enfoncèrent leurs grappins dans l'un des troncs et le firent osciller pour lui donner du jeu. Ils pesaient de tout leur poids sur les manches de leurs grappins. Le tronc remuait dans le sable. Dick Boulton se tourna vers le père de Nick.

« Eh ben, Doc, dit-il, un chouette lot de bois que vous avez barboté!

— Je te défends de dire ça, Dick, dit le docteur, c'est tout simplement du bois échoué. »

Eddy et Billy Tabeshaw avaient arraché le tronc à son lit de sable humide et le roulaient vers le lac.

« Allez-y, fourrez-le dedans! cria Dick Boulton.

— Pourquoi faites-vous ça? demanda le docteur.

— Lavez-le. Enlevez le sable, qu'on puisse le scier. Je veux voir à qui ça appartient », ordonna Dick.

Le tronc était juste à fleur d'eau. Appuyés sur leurs grappins, Eddy et Billy Tabeshaw transpiraient sous le soleil ardent. Dick s'agenouilla sur le sable, regarda l'entaille du ciseau à l'extrémité du tronc.

« Ça appartient à White et MacNally », dit-il en se redressant et en brossant les genoux de son pantalon.

Le docteur paraissait mal à l'aise.

« Alors il vaut mieux ne pas le scier, Dick, dit-il d'un ton bref.

— Vous montez pas la tête, Doc, vous montez pas la tête. Moi, je m'en balance... volez qui vous voulez, c'est pas mes oignons.

— Si vous pensez que ces troncs sont volés, laissez-les là, et remportez vos outils au camp », dit le docteur. Il était tout rouge.

« Faut pas vous arrêter en si bon chemin, Doc », dit Dick. Il lança sur le tronc un jet de jus de chique qui glissa et se dilua dans l'eau. « Vous savez aussi bien qu'moi qu'c'est du vol. Mais moi, je m'en balance.

— Très bien, si vous pensez que c'est du vol, ramassez vos affaires et foutez le camp.

— Mais, Doc...

— Ramassez vos affaires et foutez le camp!

— Écoutez, Doc...

— Si vous m'appellez encore une fois Doc, je vous flanque mon poing sur la figure.

— Oh! ça m'étonnerait, Doc. »

Dick Boulton regarda le docteur. Dick était grand et fort. Il ne l'ignorait pas. Il aimait bien la bagarre. Ça lui plaisait. Eddy et Billy Tabeshaw, appuyés sur leurs grappins, regardaient le docteur. Le docteur mordillait sa barbe sous sa lèvre inférieure et regardait Dick Boulton. Puis il tourna le dos et remonta vers la maison. On voyait à son dos qu'il était furieux. Ils le regardèrent tous les trois remonter et entrer dans la maison.

Dick dit quelque chose en ojibway. Eddy se mit à rire, mais Billy Tabeshaw gardait son air grave. Il ne comprenait pas l'anglais, mais il avait transpiré tout au long de la discussion. Il était gras et sa moustache clairsemée lui donnait l'air d'un Chinois. Il prit les deux gaffes, Dick ramassa les haches, et Eddy décrocha la scie de l'arbre. Ils se mirent en route, passèrent devant la maison, sortirent par la porte de derrière et entrèrent dans le bois; Dick avait laissé la barrière ouverte. Billy Tabeshaw revint sur ses pas pour la fermer. Puis ils disparurent sous les arbres.

Dans la maison, le docteur, assis sur son lit dans sa chambre, remarqua une pile de journaux médicaux par terre, près du bureau. Ils avaient encore tous leur bande. Il eut un geste d'irritation.

« Tu ne retournes pas travailler? demanda la femme du docteur, de sa chambre aux stores baissés où elle était étendue.

— Non.

— Qu'est-ce qui est arrivé?

— J'ai eu une discussion avec Dick Boulton.

— Oh! fit sa femme. J'espère que tu ne t'es pas mis en colère, Henry?

— Non, répondit le docteur.

— Rappelle-toi que celui qui sait dominer son esprit est plus grand que celui qui conquiert une cité. » Elle faisait partie de la « Science Chrétienne » (Christian Scientists). Sa bible, un exemplaire de *Science et Santé* et le dernier numéro de la revue de son église étaient posés sur une table à côté de son lit, dans la chambre obscure¹.

Son mari ne répondit pas. Il s'était assis sur son lit et

nettoyait un fusil de chasse. Il remplit le magasin de grosses douilles jaunes et les éjecta de nouveau; elles s'éparpillèrent sur le lit.

« Henry! » cria sa femme. Puis un moment après :
« Henry!

— Oui, fit le docteur.

— Tu n'as rien dit à Dick Boulton pour le mettre en colère, n'est-ce pas ?

— Non.

— Qu'est-ce qui s'est donc passé, mon ami ?

— Oh! rien.

— Voyons, parle-moi, Henry. N'essaie pas de me cacher quelque chose. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Eh bien, voilà : Dick me doit beaucoup d'argent pour avoir tiré d'affaire sa femme quand elle avait une pneumonie, et j'ai l'impression qu'il m'a cherché une histoire pour ne pas me rembourser par son travail. »

Sa femme se taisait. Le docteur essayait soigneusement son fusil avec un chiffon. Il remit les cartouches et poussa le ressort du magasin. Il s'assit, le fusil en travers des genoux. Il aimait beaucoup son fusil. Puis il entendit la voix de sa femme dans la chambre sombre :

« Mon ami, je ne crois pas, vraiment je ne crois pas que quelqu'un puisse faire une chose pareille de sang-froid. »

Le docteur se leva et posa le fusil dans un coin derrière la commode.

« Tu sors, mon ami ?

— Je crois que je vais faire un petit tour.

— Si tu vois Nick, mon ami, veux-tu lui dire que sa mère aimerait le voir ? »

Le docteur sortit sur le perron. La moustiquaire claqua derrière lui. Il entendit sa femme reprendre son souffle quand la porte claqua.

« Je m'excuse, fit-il, devant la fenêtre aux stores tirés.

— Ce n'est rien, mon ami. »

Sous la chaleur accablante, il poussa la barrière et prit le sentier menant au bois de sapins. Il faisait frais dans le bois, même par une journée aussi étouffante.

Il trouva Nick en train de lire, adossé à un arbre.

« Ta mère voudrait que tu ailles la voir, dit le docteur.

— Je veux aller avec toi. »

Son père baissa les yeux sur lui.

« Bon, eh bien, viens, dit-il. Donne-moi ton livre, je le mettrai dans ma poche.

— Je sais où il y a des écureuils noirs, papa, dit Nick.

— Bon, dit son père, eh bien, allons-y. »

LA FIN DE QUELQUE CHOSE

HORTON'S BAY était autrefois une ville forestière. Nul d'entre ceux qui l'habitaient n'était hors de portée du vacarme des grandes scies de la scierie du bord du lac. Les schooners qui transportaient le bois de charpente vinrent dans la baie et chargèrent toute la coupe qui était stockée dans la cour. Toutes les piles de bois furent enlevées. On déménagea du grand bâtiment principal toute la machinerie transportable et elle fut hissée à bord d'un des schooners par les anciens ouvriers de la scierie. Le schooner sortit de la baie en direction du large, emportant les deux grandes scies, le chariot roulant qui projetait les troncs d'arbres contre la rotation des scies circulaires, ainsi que tous les cylindres, roues, courroies et toute une ferraille qui s'amoncelait sur la volumineuse cargaison de bois de charpente. La gueule ouverte de sa cale ayant été recouverte d'une bâche solidement amarée, les voiles du schooner se gonflèrent et il prit le large, emportant avec lui tout ce qui avait fait de la scierie une scierie, et de Horton's Bay une ville.

Les petits baraquements à un étage où logeaient les bûcherons, le réfectoire, le magasin de la compagnie, les bureaux de la scierie maintenant déserts, et la grande scierie elle-même, étaient restés plantés au beau milieu des kilomètres de sciure recouvrant la prairie marécageuse en bordure de la baie.

Dix ans plus tard il ne restait rien de la scierie, sauf la pierre craquelée des fondations qui se montrait encore sous le regain des marais alors que Nick et Marjorie canotaient le long du rivage. Ils pêchaient à la traîne, en allant à la pointe poser des lignes de fond pour la truite arc-en-ciel.

« Tiens, voilà notre vieille ruine, Nick », dit Marjorie.

Nick, qui ramait, regarda la pierre blanche dans les arbres verts.

« La voilà, dit-il.

— Tu te rappelles quand c'était une scierie ? demanda Marjorie.

— Comme si c'était hier, fit Nick.

— Ça a plutôt l'air d'un château », dit Marjorie.

Nick ne répondit rien. Ils continuèrent à ramer et perdirent la scierie de vue, tout en suivant la ligne du rivage. Puis Nick coupa à travers la baie.

« Ça ne mord pas, dit-il.

— Non », fit Marjorie.

La ligne l'absorbait tout entière quand ils traînaient, même pendant leur conversation. Elle adorait pêcher. Elle adorait pêcher avec Nick.

Tout près du bateau une grosse truite perça la surface de l'eau. Nick tira de toutes ses forces sur une rame pour faire tourner le bateau de façon à faire passer le vif qui vrillait loin derrière à l'endroit où la truite mangeait. Au moment où le dos de la truite surgit de l'eau, les vairons bondirent furieusement. Ils arrosèrent la surface comme une poignée de petits plombs projetée dans l'eau. Une autre truite se montra ; elle chassait de l'autre côté de la barque.

« Elles chassent, dit Marjorie.

— Mais elles ne veulent pas mordre », dit Nick.

Il fit virer le bateau à la rame de façon à traîner à la fois devant les deux poissons qui chassaient, puis il prit la direction de la pointe. Marjorie ne moulina pas avant que la barque eût touché terre.

Ils tirèrent la barque sur la plage et Nick en sortit un plein seau de perches vivantes. Les perches nageaient dans l'eau du seau. Nick en attrapa trois à la main, leur coupa la tête et les écorcha, tandis que Marjorie cherchait à les attraper dans le seau, finissait par saisir une perche pour lui couper la tête et l'écorcher. Nick regarda son poisson.

« Il ne faut pas leur enlever la nageoire ventrale, dit-il. Ça ira comme amorce mais avec la nageoire ventrale, c'est mieux. »

Il fixa chacune des deux perches écorchées par la queue. Il y avait deux hameçons à chaque ligne. Ensuite Marjorie, la ligne entre ses dents, prit les rames et mena la barque vers l'autre berge du chenal, sans quitter Nick des yeux. Il était resté sur la plage, tenant la canne et laissant le fil se dévider de la bobine du moulinet.

« Là, ça doit aller, cria-t-il.

— Je la lâche ? cria en réponse Marjorie, prenant la ligne dans sa main.

— Vas-y. Lâche-la ! »

Marjorie laissa tomber la ligne par-dessus bord et regarda descendre les amorces dans l'eau.

Elle revint avec la barque et alla poser la seconde ligne de la même manière. Chaque fois, Nick fixait en travers du gros brin un épais morceau de bois flottant de façon à l'équilibrer fermement et lui donner l'inclinaison voulue en calant le tout à l'aide d'un plus petit bout de planche. Il moulina la ligne molle pour que le fil coure tendu jusqu'au vif qui reposait sur le fond sablonneux de la passe, et arma le cliquet du moulinet.

Quand une truite en train de chasser dans le fond mordrait à l'appât, elle filerait avec, prendrait de la ligne au moulinet à toute vitesse et ferait siffler la bobine, le cliquet étant mis.

Marjorie s'écarta légèrement à la rame en direction de la pointe afin de ne pas déranger les lignes. Elle tirait violemment sur les rames et la barque accosta au loin sur la plage dans un clapotis de petites vagues. Marjorie mit pied à terre et Nick tira la barque très haut sur la plage.

« Qu'y a-t-il, Nick ? demanda Marjorie.

— Je ne sais pas », répondit Nick tout en cherchant du bois pour faire du feu.

Ils firent un feu avec du bois flottant trouvé sur le sable. Marjorie alla chercher une couverture dans la barque. La bise du soir chassait la fumée vers la pointe. Marjorie étendit la couverture entre le feu et le lac.

Marjorie s'assit sur la couverture, le dos au feu, et attendit Nick. Il s'amena et s'assit près d'elle sur la couverture. Ils avaient derrière eux, tout près, la repousse du bois de la pointe, et devant eux la baie avec l'embouchure de Horton's Creek. Il ne faisait pas encore complètement nuit. La lueur du feu arrivait jusqu'à l'eau. Tout deux voyaient les deux lignes d'acier inclinées sur l'eau noire. Le feu se reflétait sur les moulinets.

Marjorie défit le panier du dîner.

« Je n'ai pas envie de manger, dit Nick.

— Allons, viens manger, Nick.

— Très bien. »

Ils mangèrent silencieusement, tout en observant les deux cannes et la lueur du feu dans l'eau.

« Il va y avoir pleine lune ce soir », dit Nick.

Il regarda de l'autre côté de la baie les montagnes qui commençaient à se découper sur le ciel. Il savait que derrière les montagnes la lune montait.

« Je le sais, dit Marjorie d'un ton enjoué.

— Tu sais tout, fit Nick.

— Oh! Nick, cesse, je t'en prie! je t'en prie, Nick, ne sois pas comme cela!

— Je ne peux pas m'en empêcher, dit Nick. C'est vrai. Tu sais toujours tout. C'est ça l'ennui. Tu sais bien que tu es comme cela. »

Marjorie se tut.

« Je t'ai tout appris. Tu le sais bien que tu sais tout. Qu'est-ce que tu ne sais pas, par exemple ?

— Oh! tais-toi, dit Marjorie. Voilà la lune. »

Assis sur la couverture sans se toucher, ils regardèrent se lever la lune.

« Quel besoin as-tu de dire des enfantillages, fit Marjorie. Qu'est-ce que tu as, en réalité ?

— Je ne sais pas.

— Mais si, tu le sais.

— Pas du tout.

— Vas-y, dis-le. »

Nick regarda la lune monter au-dessus des montagnes.

« Ce n'est plus amusant. »

Il eut peur de regarder Marjorie. Puis il la regarda. Elle était là assise, le dos tourné. Il regarda son dos.

« Ce n'est plus agréable. Plus du tout. »

Elle resta silencieuse. Il poursuivit :

« J'ai l'impression que je n'ai plus rien en dedans de moi, que tout s'en est allé au diable. Je ne sais pas, Marge. Je ne sais pas quoi dire. »

Il regardait son dos.

« Et l'amour, ce n'est pas agréable ?

— Non », répondit Nick.

Marjorie se leva. Nick restait là assis la tête dans les mains.

« Je vais prendre la barque, lui cria Marjorie. Tu n'auras qu'à contourner la pointe à pied.

— Bon, fit Nick. Je vais t'aider à la mettre à l'eau.

— Pas la peine », dit-elle.

APRÈS LA FÊTE QU'ÉTAIT PARIS

(Traduction par Roger Asselineau)

Philip Haines était un écrivain...	1639
--	------

DERNIÈRE GERBE

J'ai l'impression que tout te rappelle quelque chose <i>(Traduction par Jeanne-Marie Santraud)</i>	1653
De grandes nouvelles du continent <i>(Traduction par Jeanne- Marie Santraud)</i>	1659
La Dénonciation <i>(Traduction par Jeanne-Marie Santraud)</i>	1663
Paysage avec des personnages <i>(Traduction par Jeanne-Marie Santraud)</i>	1676
Une drôle de traversée <i>(Traduction par Jeanne-Marie Santraud)</i>	1686
Le Retour du trafiquant <i>(Traduction par Jeanne-Marie Santraud)</i>	1726
Un coup de bourdon au carrefour <i>(Traduction par Jeanne- Marie Santraud)</i>	1740
Histoire africaine <i>(Traduction par Maurice Rambaud)</i>	1756
L'Étrange pays <i>(Traduction par Roger Asselineau)</i>	1770
NOTICES ET NOTES, par Roger Asselineau	1835

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

L'ÉDUCATION DE NICK ADAMS
OU NICK ADAMS ET LA GRANDE GUERRE
TORRENTS DE PRINTEMPS
L'ADIEU AUX ARMES
POÈMES DE GUERRE ET D'APRÈS-GUERRE
LE SOLEIL SE LÈVE AUSSI
PARIS EST UNE FÊTE
L'ÉDUCATION EUROPÉENNE DE NICK ADAMS
MORT DANS L'APRÈS-MIDI
ESPAGNE ET TAUREAUX

Supplément

L'ÉDUCATION DE NICK ADAMS
(suite posthume)
NOUVELLES DE JEUNESSE
APRÈS LA FÊTE QU'ÉTAIT PARIS
DERNIÈRE GERBE

Avant-propos, Préface

Chronologie

Notes

par Roger Asselineau